

## CHAPITRE 30 : LA FRONTIÈRE

Keller ne s'était pas contenté de s'installer à la Frontière, quelques jours plus tôt. Il avait également été au Forum, où il avait exhorté ses partisans à désertre la Haute Ville. « *Si l'idée d'un nouveau ghetto, comme à moi, remue au fond de vos mémoires blessées des horreurs anciennes, n'hésitez pas, sortez de vos palais blancs aux gracieuses sculptures, et venez vous installer de l'autre côté de ce fameux mur - car si aucun d'entre nous ne renonce au confort et à la beauté qui entourent sa propre existence, si aucun d'entre nous ne vit au milieu des réfugiés, nous cesserons bientôt de voir leurs souffrances, leur humanité, et notre injustice. Le mur nous rendra tous aveugles.* »

Il n'avait certes pas été accueilli par un torrent de sifflets graves - mais quelques natifs étaient revenus en Ville Basse : Cardone et sa famille, la vieille Morgha, les anciens de l'armée du soulèvement. On reprit ses habitudes, dans les rues familières. Ce fut évidemment plus difficile pour les natifs de Haute-Ville; pourtant, une trentaine d'entre eux, Aumon en tête, franchirent le pas, et s'installèrent tant bien que mal dans les quartiers déserts. Combien de temps ce beau geste durerait-il ? Keller l'ignorait - mais il s'était juré, quant à lui, de ne plus quitter la Frontière, tant qu'il devrait vivre à Albâtre.

« Mais Papa, on va avoir vue sur un *mur* ! » avait gémi Daïla. Keller, intraitable, n'avait pas cédé.

Depuis l'incinération, il s'était enfermé avec Aelenor à l'étage de la Frontière, et ils ne recevaient personne. Pendant deux jours, ils se firent monter les repas dans la chambre, et l'on ne les entendit pas. Ni leur fils, ni Daïla, ni Cardone, ni Aumon, n'osa les déranger. Lorsqu'ils descendirent dans la salle, au matin de l'inauguration, ils furent surpris de découvrir une foule de partisans silencieux, venus rendre un dernier hommage à leur gouvernante. Aelenor semblait très calme, et paraissait un peu rajeunie. Elle passa un moment auprès de chacun d'eux, et finit par s'installer auprès d'Artus.

- Je ne veux pas vivre loin de toi, lui dit-elle. Loin de vous. Je reviendrai dès que j'en aurai le courage. Mais il est au-dessus de mes forces de rester ici pour le moment, et de contempler la ruine de tout ce que j'ai entrepris.

- Nous resterons en contact. Là, ajouta-t-il en touchant la tempe de sa mère.
- Tu te souviens de la fois où je t'avais laissé au vieux Samos, pour aller guerroyer sous la montagne ? Tu étais si petit, alors, et tout était si dangereux. Cette fois-ci je ne te laisse pas seul, et je ne risque pas de mourir...
- Je m'en souviens, dit Artus en souriant.
- Viendrez-vous me rendre visite à la Cité Monastère ? C'est un lieu où Gretel devrait retourner, au moins une fois...
- Qu'espères-tu retrouver, là-bas ?
- Quelques souvenirs, et peut-être une route à suivre. La vieille Naïma m'avait dit que j'avais l'âge du Bâtir, mais que je n'étais jamais vraiment sortie du Devenir. Et aujourd'hui, devant la ruine de mon oeuvre, j'ai le sentiment de devoir tout reprendre à zéro.
- Il y aura d'autres oeuvres... Ou bien la même, à recommencer. En tout cas, nous viendrons, je te le promets, avant le printemps. Mais je dois d'abord veiller sur Nox.
- Arrives-tu à communiquer avec lui ?
- Un peu. Il n'est jamais très loin de mon esprit.
- J'ai essayé de projeter mon esprit, mais je ne le perçois pas...
- Nous avons un lien très spécial. Et je crois que cela vaut mieux, pour le moment, qu'il reste indécélable à tous les autres.
- Artus ?
- Oui ?

Aelenor cessa de parler et s'adressa à lui par l'esprit.

*Promets-moi d'être heureux, maintenant. Tu as l'âge du Jouir. Je ne veux pas que tu fasses autre chose, pendant tout le temps qu'il te plaira.*

*Je te le promets.*

*Promets-moi de veiller aussi sur ton père.*

Artus sourit, l'air un peu énigmatique, et ne répondit pas.

Il était temps. Ils sortirent tous les trois sur la terrasse de la Frontière, qui était probablement le lieu le plus stratégique pour observer les événements. Aumon les y attendait, et se joignit à eux,

à la proue d'une petite foule de partisans qui débordait de la taverne. Face à eux, juste devant l'emplacement de l'ancien canal-frontière, de nombreux citoyens s'attelaient aux travaux collectifs du jour en achevant les préparatifs de maçonnerie du mur. Lorsque celui-ci s'élèverait, les résidents de la Frontière ne les verraient plus, ni eux, ni la Cité qui se déroulait derrière. Une tribune, pour l'instant vide, avait été montée - cette tribune serait la dernière à disparaître derrière le mur, ce qui laisserait le temps à Daphnaé de lire les articles de lois. Des rues de la Ville Basse, anciennement commerçantes, qui convergeaient vers la Frontière, montaient deux groupes distincts : de la rue de la Chaudronnerie arrivaient les réfugiés - qui avaient ce regard un peu effaré des gens qui ne comprennent pas pleinement la langue que l'on parle, mais qui pressentent un événement capital - et de la rue des Tisserands, affluaient les Nouveaux Spiritualistes.

- Regarde, Aelenor. Marvane et Soleya viennent te saluer.

Les deux jeunes gens, laissant leur groupe à quelque distance, s'approchèrent d'eux.

- Veux-tu que nous t'attendions, Aelenor ? demanda Marvane. Souhaites-tu ouvrir la marche avec nous ?

- Oui, si cela ne vous dérange pas. Je risque de me sentir bien seule.

Soleya, pendant ce temps, s'adressait à Keller.

- Où est Daïla ?

- Elle ne doit pas être très loin, je l'ai aperçue tout à l'heure.

- Elle ne veut toujours pas entendre parler de venir à la Cité-Monastère ?

- Non, hélas. Elle veut que nous restions ici.

- C'est dommage. Mais elle changera peut-être d'avis.

Aelenor, malgré tout l'amour qu'elle portait à son fils et à Keller, malgré l'attachement qu'elle éprouvait pour toutes ces personnes amies qui l'entouraient aujourd'hui, étouffait. Elle ne pouvait voir les fondations du mur sans frémir; une profonde révolusion à l'égard de toute la Cité lui donnait une sorte de nausée. Il fallait s'en tenir à ce qui avait été prévu, au nom du sens qu'elle voulait donner à son départ. Mais son coeur la suppliait de partir au plus vite, dès maintenant, sans attendre la cérémonie qui allait consommer son échec. Il lui faudrait du courage pour traverser toutes les étapes de cette rupture - et elle ne put s'empêcher de se revoir, quelque vingt ans plus

tôt, au matin de son apostasie. Elle avait eu peur, cette fois aussi. Machinalement, elle toucha la cicatrice sur sa joue, toujours aussi sensible au toucher. Aumon, juste à côté d'elle, lui souffla : « Je crois qu'il est temps de remettre le vélin à Daphnaé. Elle t'attend à la tribune. »

Aelenor se tourna vers Keller comme pour lui demander une dernière fois de venir avec elle. Puis sa pierre frontale s'alluma, et répandit de manière continue, de ce moment jusqu'à son départ, un flot de lumière presque aveuglant. L'Esprit, comme toujours, l'aiderait à faire face.

@@@

Dans la rue de la Chaudronnerie, une multitude de personnes se pressaient. Ceux que les citoyens d'Albâtre nommaient « les réfugiés », avec ce pluriel englobant et uniforme, étaient en vérité une somme irréductible d'histoires individuelles, de drames familiaux, d'humains solitaires arrachés à leur communauté d'origine où, quelques semaines auparavant, ils avaient eu une place, un nom et un destin. Ils n'avaient, aujourd'hui, plus rien de tout cela; leurs langues diverses se heurtaient comme des instruments qui ne pouvaient s'accorder; ils ne se connaissaient pas plus entre eux qu'ils ne connaissaient la Cité qui les accueillait, et ne comprenaient pas plus les mécanismes qui les avait mis dehors, que ceux qui les refoulaient maintenant à l'entrée. Plongés sans l'avoir choisi dans les eaux froides de la survie, ils subissaient tout avec le même air grave : le bruit des chafouins cavalcadant sur les toits, la nuit, le climat de la montagne, la promiscuité et l'opprobre. Ils avaient le mal du pays et tentaient de recréer tant bien que mal, avec des compatriotes de hasard, à qui ils n'auraient jamais adressé la parole quelques mois plus tôt, des illusions de communauté, qui leur mettaient un peu de baume au coeur l'espace d'une soirée. On partageait quelques souvenirs, quelques chants, puis le quotidien hostile reprenait ses droits.

Ce matin, Joos n'avait pas voulu sortir de chez elle. Alphen était donc descendu seul avec Haïfa, dont les sentiments pieux étaient constamment blessés par le mode de vie qu'on lui imposait ici. Elle avait longuement pleuré, en arrivant, lorsqu'elle avait compris que, du ciel d'Albâtre, on ne pouvait voir la constellation de la Mère. Et pleuré encore lorsqu'on lui avait expliqué - chose à peine concevable - qu'elle allait devoir vivre parmi des mécréants qui pensaient réellement que le monde s'était constitué tout seul. Joos s'en prenait souvent à elle pour passer

ses nerfs - mais Alphen avait pris cette fille en pitié, et tentait d'adoucir son calvaire. Il la tenait par le bras, dans cette cohue, afin qu'elle se sentît rassurée.

- Regarde, petite, voici notre compagne de voyage, Juline !
- Qu'elle est belle !

Et en effet, Juline était à quelques mètres devant eux, parée comme pour une fête.

- Juline !

Des regards hostiles se tournèrent vers Alphen, mais il réussit son coup, et la jeune femme les attendit, les accueillant avec un grand sourire.

- Quelles nouvelles avez-vous? demanda Alphen.
- Oh, comme tout le monde. Ils vont ériger le mur, ce matin, et lire la nouvelle constitution de la Ville. Il ne faut pas s'attendre à grand chose de positif pour nous autres... L'éternelle ségrégation revient à la charge, et nous sommes du mauvais côté de la barrière, cette fois.
- Qu'allons-nous devenir? demanda Alphen, blêmissant.
- Nous avons l'instruction, dit Juline calmement. Et nous avons des amis parmi les citoyens. Notre sort n'est pas le plus terrible.
- La Mère bénisse votre compassion, récita Juline bêtement, comme à chaque fois qu'elle entendait ce genre de paroles.

Alphen, dubitatif, regarda autour de lui. Et il parvint à s'extraire suffisamment de sa propre situation pour adopter son point de vue. Les hères qui s'amassaient autour d'eux n'étaient pas des lettrés. Ils ne connaissaient pas les plus petits rudiments de la langue Noble, et n'imaginaient pas d'autres coutumes que les leurs. L'adaptation serait trop difficile pour eux, et ils y renonceraient bientôt. Avec une sorte de vertige, il jeta un regard circulaire sur la foule. Ces gens, s'ils n'étaient pas protégés par les lois, deviendraient les esclaves soumis, ou les proscrits, de leurs hôtes.

- Que me conseillez-vous de faire pour ma famille ? demanda Alphen, un peu abruptement.
- Reprenez l'éducation de votre fils, mon cher. Et si vous lui voulez du bien, instruisez aussi votre bonne. L'heure est venue où nous compterons nos talents.

Le mouvement vers l'avant cessa bientôt lorsque tout le monde fut arrivé sur la place centrale de la Cité. D'un côté de la ligne tracée par les fondations, se tenaient la plupart des Citoyens

d'Albâtre, l'air sévère et solennel. De l'autre, les divers groupes qui formaient le vis-à-vis s'étaient peu à peu stabilisés, et un silence relatif s'était fait. Aelenor s'était frayé un chemin vers la tribune, attirant l'attention par la vive lueur de sa pierre frontale. Arrivée en haut, elle fit un salut froid à Daphnaé. On lui tendit un vélin et un stylet surdimensionnés, et on l'encouragea du regard à tendre symboliquement ces objets à sa rivale, ce qu'elle fit, rapidement et sans fioriture. Daphnaé avait horreur qu'un second couteau gâche la scène où elle devait briller, mais que pouvait-elle faire?

- Aelenor, dit-elle d'une voix puissante, la Cité vous remercie pour vos loyaux services. Voulez-vous nous adresser quelques mots ?

Aelenor était concentrée, et son regard balaya la Haute-Ville avec mépris. Il y eut un silence assez long, pendant lequel tout le monde se prépara à entendre pour la dernière fois le feu d'artifice de son Verbe.

- Non. Je n'ai rien à dire.

Dans des murmures de réprobation, les deux femmes se fixèrent pendant un bref instant, comme si elles hésitaient toutes deux à ajouter quelque chose, puis Aelenor descendit de la tribune, d'un pas rapide. Alors même qu'elle descendait l'escalier, elle entendit la voix forte et claire de Daphnaé qui commençait sa lecture.

*Le Forum démocratique d'Albâtre a décidé d'amender le Livre des Lois. Dans le respect de la juridiction d'Albâtre, voici les nouvelles dispositions relatives à l'accueil des réfugiés. Article 1 : les réfugiés s'installant à Albâtre ne peuvent avoir le même statut que les Citoyens. La Citoyenneté ne peut s'acquérir que par la naissance, ou par une contribution particulière à l'intérêt général, qui donnerait lieu à un octroi de citoyenneté.*

Sur un geste de Daphnaé, le mur commença à s'élever - les Citoyens préposés à la maçonnerie avaient reçu un entraînement spécial, et se révélaient, en plus d'être nombreux, d'une remarquable dextérité, si bien que le mur montait presque à vue d'œil.

*Article 2 : l'octroi de la citoyenneté ne peut se faire que dans des conditions particulières, à savoir : les candidatures doivent être examinées démocratiquement par une commission indépendante,*

*chargée d'évaluer les contributions civiques de chacun. La proportion de réfugiés devenant citoyens ne peut excéder deux pour cent de la population immigrée.*

Aelenor avait repéré Soleya et marchait droit vers elle, tandis qu'on lui faisait un passage. Elle passa devant Keller et Artus et leur adressa un sourire un peu tremblant. La voix de Daphnaé paraissait figer la Cité dans un état de stupeur, ses mots tombaient de la tribune sur la foule comme une averse amère, dévastatrice.

*Article 3 : Les réfugiés n'ont pas une entière liberté de circulation dans la Cité. Leur accès au centre historique doit être contrôlé, et sera autorisé dans les cas suivants : exercice d'une mission assignée par les citoyens, participation à un événement collectif. Un mur matérialisera la limite géographique du centre historique. Tout réfugié pénétrant indûment dans le centre historique sera reconduit de l'autre côté du mur, par force ou par contrainte verbale.*

Artus lui mit son bagage sur l'épaule, et serra tendrement sa main. Même Daïla paraissait émue. Mais Aelenor n'avait pas la force de s'arrêter sur leurs visages - elle continua son mouvement, droit devant elle, jusqu'aux Nouveaux Spiritualistes qui lui emboîtèrent le pas.

*Article 4 : Les réfugiés ne participent pas au travail collectif et ne bénéficient pas des avantages liés à la citoyenneté, comme le logement, la nourriture et l'éducation. Article 5 : les réfugiés ne seront pas éduqués à faire usage de l'Esprit. Ceux d'entre eux qui maîtriseraient cet usage ne pourront le pratiquer que dans les limites suivantes : maîtrise de soi et guérison.*

La place, devant la Frontière, commençait à se vider par la rue des Tisserands; le cortège des Nouveaux Spiritualistes faisait un bruit qui gênait un peu l'écoute des lois. Les réfugiés, frappés par la solennité de l'instant, attrapaient quelques bribes de sens au vol, et certains d'entre eux s'étaient mis à traduire maladroitement les idées principales qu'ils avaient comprises. Les Citoyens de l'opposition, ceux qui s'étaient installés en Ville Basse, et qui faisaient corps autour de Keller, avaient les larmes aux yeux, et leurs pierres frontales, presque toutes allumées, témoignaient d'une émotion qu'ils avaient grand peine à contenir. Le mur était monté presque à hauteur d'homme.

*«Article 6 : La Cité se dotera d'un corps de police chargé de faire respecter les précédentes mesures. Article 7 : les Réfugiés ne sont pas concernés par les interdictions suivantes, ayant cours*

*dans la Cité : interdiction de monnayer son corps, ses compétences médicales, interdiction de la propriété privée immobilière. Ils peuvent entreprendre ce que bon leur semble dans les faubourgs pour assurer leur subsistance, à l'exception d'une agriculture massive, qui devrait être soumise à une autorisation du Forum. Article 8 : Les réfugiés fauteurs de troubles pourront être bannis si la contrainte verbale ne suffit pas.*

Artus et Keller pouvaient encore apercevoir Aelenor, qui disparaîtrait bientôt au coin de la rue.

Artus projeta son esprit, un petit sourire au coin des lèvres.

*Maman, retourne-toi. Nox a un petit cadeau pour toi.*

Aelenor, l'air un peu égaré, se retourna, et beaucoup de personnes dans le cortège se retournèrent avec elle. Il y eut d'abord une sorte de tremblement, que tous purent sentir. Puis, soudain, comme un château de cartes qui s'effondre, le mur vola en éclats. Alors qu'il cachait déjà tout une partie de la ville, ses pierres se descellèrent et tombèrent, qui de droite, qui de gauche, comme des fruits tombant d'un arbre qu'on secoue. Les Citoyens préposés à la maçonnerie eurent à peine le temps de reculer, et Daphnaé, interdite, interrompit sa lecture.

Aelenor souriait maintenant, d'un franc sourire, et elle fit un signe chaleureux à Artus, à Keller et à Aumon qui avaient éclaté d'un rire nerveux.

*Merci, Artus. Je partirai avec l'image d'un mur détruit.*

*Je te promets que s'ils le reconstruisent chaque nuit, nous le détruirons tous les matins. Va en paix.*

Poussée par le cortège qui s'était remis en marche, elle finit par se retourner et par tourner au coin de la rue - et Keller, malgré la déconfiture momentanée de ses ennemis, ressentit à l'endroit du cœur une douleur si vive qu'il dut s'appuyer sur son fils.

Daïla, à quelques pas de lui, n'avait d'yeux que pour lui, et ne perdit pas une des émotions qui passèrent en foule sur son visage fatigué. Elle vit la tristesse et l'admiration, la communion, l'envie de partir, le déchirement. Elle était presque sûre qu'il allait finir par se mettre à courir pour la rejoindre - et elle attendit ce moment, muette et avide. Puis elle comprit que cela ne se produirait pas. Qu'ils s'étaient dit au-revoir, qu'ils acceptaient de se séparer, pour ne pas l'accabler, *elle*. Elle comprit que son père l'aimait, et qu'Aelenor les aimait tous assez pour ne pas s'immiscer dans cet



amour et pour ne pas leur en tenir rancune. Elle eut envie de pleurer - mais sans savoir au juste quelles émotions se disputaient en elle. Elle venait de recevoir la plus grande preuve d'amour qu'elle eut jamais reçue - mais à ce sentiment de reconnaissance se mêlait un autre sentiment, presque indéfinissable : la sensation d'avoir été la cause seulement à moitié volontaire d'une vague d'effets qui la dépassaient, d'avoir *mal mesuré* son action, et de ne pas être capable d'en assumer les conséquences.

- Tu vas bien, Daïla ? lui demanda Artus.

- Je suis triste de les voir tous partir. Aelenor, Soleya et Marvane.

Quelques minutes auparavant, cette phrase eût été un mensonge - mais, dans l'intimité de sa conscience, Daïla se rendit compte qu'elle était plus vraie qu'elle ne l'aurait crue.

- C'est Nox qui a fait cela ? demanda-t-elle à son frère à mi-voix.

Artus, un sourire amusé flottant sur les lèvres, mit un doigt sur la bouche en signe de secret. Le ciel s'était chargé en quelques minutes de nuages menaçants, et une pluie froide et drue acheva de disperser la foule. Personne ne traversa la ligne du mur - et l'on rentra chacun de son côté.

A l'endroit où aurait dû s'élever, à cette heure, un mur d'albâtre suffisamment haut pour boucher la vue d'un homme à terre, il n'y avait qu'une plaie dans le sol. Les blocs d'albâtre gisaient, épars, de part et d'autre de cette ligne à-demi effacée, tachés de ciment et de terre, dans des flaques de boue. Depuis la terrasse de la Frontière, où les partisans d'Aelenor s'étaient rassemblés malgré la pluie, on continuait à jouir de la plus belle vue sur Albâtre - sur ses jardins, ses toits envahis de lierre, ses places arborées, ses ruelles en escalier.

Du vin de rose fut servi pour réchauffer les corps et les coeurs, et on leva les verres en direction de la statue colossale de la Place Ovale, qui paraissait regarder dans leur direction.

- A Aelenor, et à Albâtre !

